

lui après une ombre. La déesse même se livrera à vos transports, et se confondra avec votre âme.

FÉNELON.

Je vois que vous conservez toujours le style de l'allégorie et de la poésie, pour lequel vous avez marqué tant de goût dans plusieurs ouvrages. Le mien vise aussi quelquefois à la poésie, surtout dans mon *Télémaque*, dont je voulais faire une sorte d'épopée. Mais je n'ai pas la présomption de me mettre au nombre des grands poètes, ni de prétendre vous égaler à aucun égard en fait d'éloquence, vous qui êtes le plus éloquent des philosophes ; et sur les lèvres de qui toutes les abeilles de l'Attique ont distillé leur miel.

PLATON.

La langue française n'a pas tant d'harmonie que la langue grecque ; cependant vous lui avez donné une douceur qui charme également l'oreille et le cœur. Quand on lit vos écrits, il semble qu'on entende la lyre d'Apollon, accordée par les mains des Grâces et touchée par les Muses. L'idée d'un Roi parfait qu'on admire dans votre *Télémaque*, surpasse de beaucoup selon moi ma *République* imaginaire. Vos *Dialogues* respirent la vertu la plus pure, le bon sens éloigné de toute affectation, la critique la plus juste et la plus saine, et toute la délicatesse du bon goût. En général, ils l'emportent autant sur ceux de votre compatriote Fontenelle, que la raison sur le faux esprit, ou la vérité sur l'affectation. Le plus grand défaut que j'y trouve, c'est qu'il y en a qui sont trop courts.

FÉNELON.

On m'a reproché et je le sens moi-même, que la plupart sont trop remplis de lieux communs et de moralités triviales. Mais ils étaient destinés à l'éducation d'un jeune prince, et on ne saurait imprimer trop fortement dans l'esprit de ceux qui sont nés pour gouverner les vérités les plus simples, parce qu'à mesure qu'ils avancent en âge, la flatterie des courtisans

tâche de leur déguiser, ou même de leur cacher entièrement ces vérités ; tout conspire à étouffer dans leurs cœurs l'amour de leurs devoirs, s'il n'y a pas jeté auparavant de profondes racines.

PLATON.

Il est vrai qu'un des malheurs particuliers attachés à la condition des princes, c'est que souvent on a grand soin de les instruire de toutes les finesses et de toutes les ruses de la politique, tandis qu'on les laisse dans l'ignorance des premiers principes de la morale, ou qu'on ne leur en donne qu'une teinture si superficielle que l'homme de bien disparaîtra bientôt dans la politique corrompu. Mais les leçons de vertu que vous avez données à votre auguste élève reçoivent tant d'éclat des charmes de votre éloquence, qu'on peut les lire à tout âge avec plaisir. Tous vos écrits sont relevés par une agréable et sublime imagination qui donne de l'élégance à votre simplicité, et un air de dignité et de grandeur aux maximes les plus vulgaires. J'ai appris, je l'avoue, que les Français sentent moins la beauté de votre génie et de votre style que leurs voisins. Qu'est-ce qui a pu corrompre à ce point leur goût ?

FÉNELON.

La même cause qui corrompt le goût des Romains après le siècle d'Auguste, la fureur du bel-esprit, du paradoxe et du raffinement. En France les écrits doivent être, comme les visages des femmes, peints et ornés artificiellement pour attirer l'attention ; aussi perdent-ils, les uns et les autres, leur beauté naturelle. Mais je ne suis pas surpris que mon *Télémaque* ne soit estimé que du petit nombre, parce que plusieurs regardent les maximes sur lesquelles j'insiste principalement comme incompatibles avec la grandeur de leur monarchie et avec la splendeur d'une nation riche et élégante. Ils semblent généralement penser que le principal but de la société est d'acquiescer les plaisirs du luxe ; qu'un goût fin et délicat en fait de volupté est le comble du mérite, et qu'un roi, qui est galant, magnifique, libéral,

qui bâtit un beau palais, qui l'orne de statues et de tableaux exquis, qui encourage les beaux-arts, et les fait servir à tous les vices, à la mode, qui a une ambition insatiable, une politique rude et la rage des conquêtes leur convient beaucoup mieux qu'un Numa ou un Marc-Aurèle. Ils ne sentent pas qu'au contraire, réprimer les excès du luxe j'entends les excès qui énervent le génie d'une nation ; soulager autant qu'il est possible les peuples du fardeau des taxes ; leur procurer les avantages précieux de la paix et de la tranquillité, quand on peut les obtenir sans honte et sans perte ; les rendre sobres, tempérans, hardis, mâles tant pour le corps que pour l'esprit, afin qu'ils soient plus propres à la guerre quand ils sont attaqués ; mais surtout veiller avec soin sur les mœurs publiques, et arrêter le progrès de tout ce qui peut les amollir ou les corrompre ; c'est là le grand objet d'un bon gouvernement, qu'une sage législation doit avoir constamment en vue dans toutes les circonstances. Il est certain que le pays le plus heureux est celui où il y a le plus de vertu, et aux yeux de la saine raison le plus pauvre Canton Suisse est un état bien plus respectable et plus illustre que le Royaume de France, s'il a plus de liberté, plus de mœurs, plus de tranquillité solide, plus de modération dans la prospérité, et plus de fermeté dans le péril.

PLATON.

Vos principes sont justes et vrais, et si votre patrie les rejette, elle ne conservera pas longtemps la prééminence sur les autres nations de l'Europe : je vous annonce sa décadence, sa ruine approche ; car pour me réduire à une seule réflexion, un état peut-il être bien servi, lorsque le faible avantage d'élever une immense fortune en le servant, et d'en faire un brillant usage, est une distinction plus enviée que la gloire de remplir son emploi avec intégrité, ou d'être animé du zèle du bien public dans l'administration des affaires ? Cet esprit public, qui produit la grandeur d'un peuple, peut-il subsister avec vigueur, et s'étendre, lorsque la fureur de s'enrichir pour goûter les délices et les